

NOTES D'ALLOCATION

UN QUÉBEC SINGULIÈREMENT PLURIEL

PRONONCÉE PAR MONSIEUR NEIL BISSOONDATH

DANS LE CADRE DU DÉJEUNER CONFÉRENCE

**DE L'INSTITUT D'ADMINISTRATION PUBLIQUE
DE QUÉBEC**

LE 23 OCTOBRE 1997

L'évolution est une partie intégrale de la vie humaine. Il y a un siècle, le monde était un endroit assez stable et prévisible. Malgré une immigration grandissante, surtout vers les États-Unis, la grande majorité de la population mondiale passait toute sa vie dans son pays de naissance.

Mais le monde n'est plus ce qu'il était. Nous vivons aujourd'hui une facilité de déplacement qui permet à tous ceux qui veulent prendre le risque de changer de pays, de changer de culture, d'échanger le passé souvent écrasant pour un présent et un avenir plus promettants. Ce développement représente, à mon avis, une toute nouvelle liberté humaine, une liberté qui offre aux gens qui sont nés dans des conditions de pauvreté ou de discrimination la possibilité de se refaire la vie au complet.

L'effet de cette vague d'immigration est de changer radicalement la composition de ce que nous appelons les sociétés d'accueil, c'est à dire les sociétés, surtout occidentales, qui sont techniquement et économiquement développées et socialement avancées. Aucune société n'est à l'abri de ces changements. Ce qu'on peut décrire comme étant des «civilisations complètes» - où toutes les règles sont définies, toutes les moeurs acceptées, où tout changement se fait lentement - ne peuvent exister que par l'imposition d'une terreur sociale, politique et - souvent - religieuse. Les frontières existent à peine, et toute société libre doit apprendre à accepter les changements qui s'imposent et à s'adapter. Je suggère que nous vivons actuellement la formation, parfois douloureuse, parfois joyeuse, d'une civilisation universelle. Plus ça change, plus ça se ressemble. De plus en plus, les spécificités disparaissent. Notre problème, c'est de reconnaître les changements nécessaires tout en décidant, avec la tête et avec le coeur, de ce qui est indispensable à la préservation des aspects jugés essentiels de notre propre société.

Cette civilisation universelle est présentement difficile - même impossible - à décrire. Elle est toujours floue. Le professeur américain Benjamin Barber offre dans son livre Jihad vs McWorld la vision d'une bataille pour l'âme du monde à laquelle nous sommes tous témoins et participants.

Jihad représente les sociétés, ou les mouvements, qui veulent à tout prix préserver leur passé, contrôler leur présent, et former leur avenir selon des règles dures et impécables. Ils veulent, en d'autres mots, s'imposer une identité pure définie par eux-mêmes. Dans ce camp le professeur Barber inclut les intégristes islamiques et chrétiens, les suprématistes raciaux, les nationalistes serbes et croates, et les nationalistes purs et durs du Québec.

McWorld est le nom qui, selon le professeur Barber, décrit le mieux l'autre camp. C'est le camp, pour le bien ou pour le mal, de la culture mondiale américaine qui n'est pas tout simplement Michael Jackson, Harrison Ford, Mickey Mouse et les Big Macs - mais aussi cette approche américaine qui absorbe des influences culturelles de partout dans le monde, qui les intègre et qui finit par les redéfinir. On parle ici, alors, de l'immigration de pas seulement des êtres humains mais

aussi de tout leur bagage culturel, intellectuel et émotionnel.

Pour le professeur Barber, McWorld sera à la longue gagnant pour la simple raison que le Jihad s'impose, tandis que McWorld séduit. Il signale, par exemple, le soldat intégriste islamique qui, ses Nike aux pieds, son baladeur aux oreilles, la voix de Madonna dans sa tête, des rêves de Michael Jordan dans son imagination, tire sur un soldat ennemi qui, lui aussi, porte ses Nike et son baladeur, écoute Madonna et rêve à Michael Jordan. Il y a deux jours, la CBC a diffusé un documentaire sur la condition des gitans en République tchèque. On a visité l'appartement d'une famille gitane. Sur les murs, des affiches pour des films américains. On a parlé avec un Skinhead de Prague. Sur son épaule, le drapeau des États Confédérés de la guerre civile américaine.

Jihad vs McWorld présente une vision plutôt sinistre de cette civilisation universelle. Mais il y a un autre point de vue, qui ne renie pas l'existence de cette bataille mais qui en souligne les aspects positifs. Permettez-moi de citer les paroles de l'écrivain britannique V.S. Naipaul, un homme qui a voyagé énormément et qui, dans un discours au Manhattan Institute à New York, a dit à propos de la civilisation universelle : "C'est une idée élastique qui s'attache à tous les hommes. C'est une idée qui implique une certaine sorte de société, une certaine sorte d'esprit éveillé. Les parents de mon père n'auraient pas été capables de comprendre cette idée, tellement elle est volumineuse. Elle comprend l'idée de l'individu, de la responsabilité, du choix, de la vie intellectuelle, l'idée d'une vocation, de la perfectibilité, et de l'accomplissement. C'est une idée humaine immense qu'on ne peut pas réduire à un système fixe. Elle ne peut pas générer le fanatisme. Mais on sait qu'elle existe ; et à cause de cela, d'autres systèmes plus rigides seront en fin de compte emportés par le vent."

Comme Naipaul dit, la civilisation universelle existe. Alors qu'est ce que cela implique pour nous ici au Canada, au Québec, en tant que collectivités et individus, si nous ne voulons pas nous faire emporter par le vent ?

J'aimerais souligner deux des aspects mentionnés par Naipaul. D'abord, l'importance de l'individu ; et deuxièmement, la nécessité de l'esprit éveillé.

Une société d'accueil comme la nôtre a besoin de l'immigrant, tout comme l'immigrant a besoin d'une société d'accueil. Mais c'est toujours à nous de choisir les individus que nous allons admettre à notre pays. Quels critères devrait-on établir, alors ? Certainement pas la politique qui, à un moment donné, privilégiait les riches aux dépens des pauvres - ce qui aurait fait de Donald Trump un immigrant exceptionnel tandis que Albert Einstein, un réfugié au moment de son départ de l'Europe, aurait eu très peu de chances.

Notre politique de l'immigration doit placer l'individu au centre de nos considérations. Nous

devons apprendre à évaluer le potentiel humain de l'individu - et non pas le potentiel financier de son compte de banque.

L'immigration est une aventure où l'immigrant cherche à se faire une nouvelle vie. Pour ce faire, il est prêt à toutes sortes de changements et de compromis - à moins qu'on ne lui dise, comme le fait le multiculturalisme canadien, que son devoir dans le nouveau pays est de rester tel qu'il est, exotique, ethnique, différent, pittoresque mais toujours aux marges de la société. On n'a pas envie de vivre dans une boîte ethnique. On recherche un engagement à tous les niveaux avec la société d'accueil. Le multiculturalisme canadien n'offre qu'une citoyenneté provisoire (Ben Johnson) tandis que l'immigrant cherche une citoyenneté au complet.

L'immigrant comprend que l'intégration - et non pas l'assimilation - est la seule façon de s'assurer la réussite. Parlons un peu de ces deux mots. D'abord l'assimilation : l'assimilation est un processus qui implique la perte totale de l'identité personnelle d'un individu. La perte de l'histoire de sa famille, et de la connaissance et la compréhension de son propre chemin dans le monde. Le passé est donc oubliée, et tout ce qui compte c'est le présent et le futur. (L'idée américaine)

L'intégration, par contre, implique certains changements nécessaires à son adaptation au nouveau contexte social. Certains traits personnels et familiaux disparaissent - mais l'essentiel de sa personnalité et de sa mémoire continue à faire partie de son mythe identitaire. Un exemple : moi-même. Mes familles ont quitté l'Inde il y a 100 ans à cause d'une pauvreté écrasante. Ils se sont rendus à Trinidad, aux Antilles, où ils ont travaillé pendant deux générations dans les rizières et les plantations de canne à sucre. Mais les choses ont lentement changé. La génération de mes parents et ma génération comptent maintenant des professeurs, des médecins, des avocats et des écrivains. Toute une réussite. On a beaucoup acquis - mais il y a aussi eu des changements fondamentaux. La cuisine indienne de Trinidad n'a aucune ressemblance à la cuisine de l'Inde. Les langues de l'Inde ont disparu. Sauf pour la génération de mes grands-parents, tout le monde ne parle que l'anglais. Culturellement, l'Inde n'existe guère. Et il y a eu d'autres changements - mais pour moi ce ne sont pas des pertes parce qu'on a acquis beaucoup d'autres choses à travers le siècle. En plus, tout ce bagage - l'Inde, le voyage d'immigration, le travail physique difficile, la réussite, ma propre immigration de Trinidad au Canada, et toute l'histoire de la famille de ma compagne - fait partie du mythe identitaire que nous offrons à notre fille de 6 ans (une fille d'origines compliquées, née à Montréal, le père que vous voyez et une mère québécoise). Un mythe qui va l'aider à comprendre ses racines et à se situer dans sa société et dans le monde.

Et c'est là qu'on revient à l'idée de l'importance de l'individu : cette notion de racines, d'identité, n'appartient qu'aux individus et leurs familles. (The Mirror - le jeune montréalais - l'individu et la responsabilité) À l'encontre de l'approche multiculturelle, l'état, la grande société, n'a pas de rôle à jouer dans ce processus. C'est aux individus et à leurs familles d'accepter cette responsabilité

tout en soulignant que, si la connaissance du passé - de son héritage -est indispensable, le passé n'est pas - et ne doit pas être - une prison.

Maintenant, l'autre idée de Naipaul - l'esprit éveillé. C'est ici, il me semble, qu'on trouve le rôle essentiel de la société d'accueil. La société qui va être changée par l'arrivée d'immigrants doit d'abord se connaître, et doit reconnaître que les changements que ces immigrants apportent, et ces individus eux-mêmes, ne représentent pas une menace. Une société qui se connaît - qui comprend ses valeurs et sa place dans le monde - ne se sentirait pas menacée. Elle aurait la confiance de l'esprit éveillé, c'est à dire un esprit d'accueil qui saurait intégrer de nouvelles moeurs, de nouvelles visions de la vie, de nouvelles approches sociales - tout en ayant le courage de dire non aux coutumes qui ne s'accordent pas à nos valeurs de base. A cause du multiculturalisme, j'étais pas surpris qu'il y avait beaucoup de monde au Canada anglais qui se sentait menacés par l'idée d'un turban dans la GRC. Un simple chapeau faisait trembler leurs racines culturelles ! Et j'étais déçu par la réaction négative de beaucoup de Québécois au hijab dans les écoles du Québec. (Les jeunes filles et l'imposition des valeurs sociales et religieuses des parents) Il faut savoir distinguer l'essentiel. Battre sa femme ou pratiquer la circoncision génitale sur les jeunes filles n'est pas inacceptable dans toutes les sociétés - mais ici, chez nous, oui. Mais un chapeau ?

Ce n'est que récemment que le Canada anglais a appris à dire non - ce qui peut expliquer la réaction bizarre au turban. (Gouvernement Ray en Ontario et les décorations de Noël) Mais on a dit non, par exemple, quand des parents d'origine chinoise en Colombie britannique ont demandé, au nom du multiculturalisme, une commission scolaire chinoise pour des étudiants chinois, qui suivraient des cours en chinois enseignés par des professeurs chinois. Il y a 10 ou 15 ans on aurait considéré sérieusement cette demande, et on aurait réagi doucement de peur se faire appeler raciste. On apprend à s'imposer.

Il faut, en fin de compte, que la société d'accueil accepte que l'identité sociale, tout comme l'identité individuelle, n'est pas un phénomène statique mais, d'une façon, un être vivant toujours en train d'évoluer - mais sur une base sociale bien claire.

Il y a 20 ans, le Québec s'est imposé avec la Charte de la langue française - ce qui est indispensable à la protection de l'identité francophone du Québec. En imposant le français, en établissant des limites linguistiques, le Québec rejetait symboliquement le multiculturalisme en faveur de ce qu'on appelle l'interculturalisme. On disait oui aux nouveautés - mais en français, s'il vous plaît. On demandait aux immigrants de s'intégrer à la majorité - ce qui était à l'encontre de l'idée multiculturelle dans le reste du pays.

J'aimerais parler de l'effet de la loi 101 sur l'intégration des immigrants. Si l'idée était de créer de nouveaux francophones, ça n'a pas marché. On a réussi néanmoins à créer de nouveaux

québécois qui sont les vrais représentants de la civilisation universelle. Ce sont des jeunes, enfants d'immigrants, qui parlent souvent trois langues : le français, l'anglais et la langue de leurs parents, soit l'italien, le grec, le portugais, l'espagnol. Ils se définissent en gros comme des québécois canadiens ; ils se sentent à l'aise, (comme moi et ma compagne, comme notre fille) chez eux, au Québec en français, dans le reste du pays, du continent, en anglais. Ils sont la preuve que le Québec est une société qui sait s'imposer sans écraser et qui est capable d'accepter des différences et de se refaire sans déranger son identité essentielle.

Mais le Québec n'est pas un paradis - ni d'ailleurs le Canada. Mais au moins au niveau fédéral, j'ai l'impression que le multiculturalisme perd de l'influence. On en parle peu ces jours-ci, et l'opposition à la politique est bien connue.

Au Québec, où j'ai choisi de vivre, ce qui m'intéresse de plus en plus sont les messages qu'on envoie aux gens qu'on invite à joindre à la majorité. Je vous donne des exemples.

Il y a bien sûr tous les programmes gouvernementaux, les programmes des organismes publics et privés qui travaillent avec les immigrants pour encourager le processus d'intégration. Je dis Bravo - malgré les campagnes publicitaires qu'on a vu il y a 2 ou 3 ans, des affiches avec la photo d'une personne ethnique et les phrases comme Le teint foncé - le coeur québécois. On n'y voyait que les différences - mais au moins le coeur était là.

Mais il y a d'autres messages.

Si vous aviez regardé la télévision de CBC dans semaines avant le dernier référendum, vous auriez vu un reportage fascinant où l'on suivait une jeune montréalaise dans l'évolution de sa décision. La jeune femme était intéressante. Son père était québécois de souche - et indépendantiste. Sa mère, née en Inde, vit au Canada depuis 1967 - et était fédéraliste. Son chum était un jeune francophone - et indépendantiste. Sa meilleure amie était anglophone - et fédéraliste. La jeune femme elle-même était une enfant de la loi 101 - parfaitement bilingue, une Québécoise à la peau foncée. Au début, elle ne savait pas où elle allait se situer. Puis, un jour, elle accompagne son chum à un discours de Lucien Bouchard. Elle en sort ravie - et dit aux caméras qu'elle avait pris sa décision : Elle était prête à suivre un tel homme. Alors, elle vote oui. Quelques jours plus tard, dans un autre discours, M. Bouchard exprime ses inquiétudes pour l'avenir de la race blanche du Québec. La jeune femme s'est sentie écrasée. Voter oui était maintenant impossible pour elle. Comment, avec la preuve de ce point de vue racial, se fier aux chefs indépendantistes ?

Et puis, bien sûr, le soir du référendum - Jacques Parizeau, qui, dans un moment rare de franchise, explique à cette jeune femme, à moi-même, et à toutes les communautés ethniques

comment il les voyait. Alors, comment ne pas se sentir repoussé, rejeté, aliéné - tout simplement parce qu'on avait fait un choix politique différent ? Pour prouver qu'on est un bon québécois, faut-il être indépendantiste ? Pour certains, la réponse est évidemment oui. C'était assez pour remettre en question toute sa notion d'appartenance, de faire repenser sa vision de l'intégration. Et il faut dire que le message, pour ceux qui veulent s'intégrer, ceux qui veulent appartenir, était clair. Parizeau a fait exactement ce que je rejette dans le multiculturalisme canadien : il a divisé la population entre ethnique (ceux qui n'appartiennent pas) et non-ethnique (ceux qui appartiennent). Il fallait se soumettre à une certaine partie de la famille québécoise pour se faire accepter - encore une fois une citoyenneté provisoire. Après les paroles de Parizeau, on a le droit de se demander : pourquoi essayer de s'intégrer ? La réponse est toujours personnelle et, dans mon cas, assez simple : parce que je connais beaucoup de Québécois, fédéralistes et indépendantistes, qui rejettent carrément la vision ethnique de Parizeau. Mais je ne peux pas oublier que cette vision existe. Après tout, je suis québécois : Je me souviens. Et malgré une certaine admiration que j'ai pour Monsieur Bouchard, je dois admettre que je me demande s'il s'inquiète toujours pour la race blanche du Québec. (Vision qui remonte à Lévesque : tous les Chinois se ressemblent)

Les messages envoyés, alors, pendant le référendum étaient tristes. Ils ont beaucoup nui à la cause de l'intégration.

Et c'est pareil à des niveaux différents. Un petit exemple moins dramatique que ceux du référendum, mais aussi important. La jeune montréalaise dont je viens de vous parler partage certains traits avec ma fille Élyssa. Bilingue toutes les deux, les mêmes cheveux noirs, la même peau assez foncée qui les distingue dans leur milieu. Élyssa est en première année, et un jour une prof a demandé aux enfants - de quelle sorte de famille viens-tu ? A son tour, Élyssa explique que sa mère est québécoise, et que son père est né à Trinidad aux Antilles mais qu'il vit au Canada depuis longtemps-longtemps-longtemps, il est canadien. Ah ! dit la prof. Alors tu viens d'une famille antillaise. Élyssa retourne à la maison toute déconcertée - elle était antillaise ? - et il a fallu une discussion assez délicate pour lui expliquer que non, elle est québécoise, canadienne. Les messages qu'on envoie - avec nos questions et avec nos réponses !

Tout cela pour dire que nous avons, comme société d'accueil, du chemin à faire. Pour nous aider, permettez-moi de terminer en partageant avec vous les propos du professeur Rais Khan, directeur du département des sciences politiques de l'université de Winnipeg, qui explique clairement et avec éloquence les attentes de l'immigrant. Ce serait bien de tenir en tête ses mots pendant le développement de politiques publiques qui touchent aux questions d'immigration et d'intégration - et pendant nos rapports personnels avec nos concitoyens plus récemment arrivés.

Indépendamment de leurs origines, les gens n'émigrent pas afin de préserver leur culture et d'entretenir leur appartenance à une ethnie distincte. Si c'était là leur désir, ils seraient restés chez eux, où l'environnement est plus favorable à la survie de leur

culture et de leur ethnicité. Les immigrants viennent ici pour devenir canadiens ; pour devenir des membres des membres productifs de la société et y apporter une contribution. Je suis moi-même l'un de ces immigrants. Si je suis venu ici, ce n'est ni pour être rattaché à une ethnie, ni pour m'intégrer à la communauté multiculturelle, ni pour profiter d'un traitement de faveur, ni pour être entretenu par des subventions spéciales, en ensuite rester sur le quai à regarder passer le train. Je suis venu ici pour être un membre ordinaire de la majorité canadienne. Je n'ai pas besoin qu'on fasse preuve de paternalisme à mon égard ; j'ai seulement besoin qu'on me donne des occasions. Je ne veux pas de mesures d'action positive ; je m'attends seulement qu'on soit juste envers moi. Je ne veux pas faire l'objet d'une attention particulière ; je souhaite seulement être traité de manière équitable.

L'immigration, l'intégration n'est jamais facile, mais en se souvenant de l'importance de l'individu, de la responsabilité individuelle et sociale, et de l'esprit éveillé, ça peut se faire dans notre contexte particulier et dans le contexte de la nouvelle culture universelle.

Les gens demandent toujours à Élyssa d'où elle vient. Sa réponse a toute la franchise et la complexe simplicité de ses 6 ans. Je viens, répond-elle, de Montréal.